

Sans titre (correspondance)

Là où tu sais, le 2 septembre

Grand-père,

Je te connais, grand-père et je sais qu'à la vue du timbre et de l'oblitération, tu n'as pu t'empêcher de jubiler intérieurement, peut-être même, s'il n'était point encore parti, le facteur a-t-il pu voir briller dans tes yeux ce sentiment de satisfaction que savent si bien faire naître chez toi la lecture de tes amis poètes ou l'excès de Xérès à certaines heures tardives de la nuit. Tu as ensuite déposé l'enveloppe sur la table de la cuisine et tu l'as laissée là jusqu'au soir. J'imagine qu'à l'heure à laquelle tu lis ces mots sur la terrasse, le rossignol chante déjà et grand-mère t'a sommé plusieurs fois de prendre un gilet ou de venir te coucher. Tu as répondu oui à ses injonctions autant pour la rassurer que par habitude. Oui grand-père, je suis à Salamanque chez les jésuites où papa m'a inscrit, comme tu l'avais fait pour lui et comme ton père l'avait fait pour toi. S'il n'y avait eu que papa j'aurais lutté, mais ton emphase, peu habituelle d'ailleurs, à vanter les mérites de quelques années passées en cette ville, en cette institution, m'a fait douter de mes peu nombreuses certitudes, dont celle de ne me rien laisser imposer par quiconque : si toi tu le soutenais, mon père en serait ragaillard au point d'arriver à ses fins, aussi décidai-je qu'il y aurait bien d'autres moulins à combattre. J'ai offert deux ou trois semaines de résistance, histoire de faire bonne figure, puis j'ai cédé un soir où j'ai senti que cela ferait vraiment plaisir à papa. J'ai eu raison, il m'a embrassé, puis après m'avoir regardé droit dans les yeux, m'a tapé sur l'épaule comme si j'étais définitivement adoubé.

Je suis donc à Salamanque et je dois l'écrire, j'ai été peu sensible à la traversée ferroviaire de la vieille Castille, quant à la ville, je n'ai pu encore y poser mes pas, le jésuite étant casanier, je ne pourrai sortir avant deux semaines. Si ta contribution à ma présence en ces lieux ne cesse de m'étonner, elle m'autorise à te proposer de méditer sur la première recherche qui m'a été confiée. Ainsi que penses-tu « de l'influence de la nature sur le mysticisme espagnol » ? Par quel bout me conseilles-tu d'aborder le sujet ? il me semble qu'il y aurait à voir du côté de saint Jean de la Croix, mais il me paraît difficile de faire l'économie, si j'ose écrire, de sainte Thérèse... J'attends ton aide précieuse.

Espérant te lire bientôt, doux repos à toi grand-père et tendres bisex à grand-mère.

« le petit » Joachim

Nota Bene : Je me suis appliqué, aussi ne te sens pas obligé de corriger ma lettre ni de disserter sur la syntaxe...

8 septembre

Mon cher Joachim,

Tu as raison, *hijito*, tes bonnes lettres me font toujours plaisir. Mais n'abuse pas de ton pouvoir pour me faire entériner une décision qu'au fond je n'approuve peut-être pas. Mais qu'y puis-je ? Je n'interviens qu'en troisième rang et que pèse la voix d'un grand-père au regard de la détermination d'un père et de la capitulation d'un fils ?

Si, je te l'accorde, j'ai toujours vanté les mérites de Salamanque, je ne me souviens pas d'avoir défendu la cause des enfants d'Ignace, d'autant plus que mon séjour dans leur compagnie m'a laissé plus de raisons de me révolter que de me réjouir. A cette époque - j'avais alors ton âge, 17 ans à peine - tenir tête à son père avait quelque chose de blasphématoire. J'ai donc obéi, sans qu'il m'en coûtât trop d'ailleurs : quitter la maison familiale m'apparut alors comme une aventure excitante, même si j'allais devoir affronter une discipline quasi militaire que mon père, et ses amis à l'unisson, se plaisait à dépeindre avec force détails, comme pour me préparer à m'endurcir et à affronter ce qui devrait ressembler à une initiation salutaire pour un jeune homme trop couvé par une mère *édredon*. C'est ainsi qu'il parlait de son épouse. Le qualificatif était d'autant plus surprenant que j'ai gardé le souvenir d'une femme plutôt sèche, noireude, droite comme l'if et austère comme ces paysannes d'Extramadura que l'on croise parfois sur les routes de Castille, au moment des moissons, quand le travail manque au sud. Pauvre mère, paix à son âme, pauvre et sainte mère qu'une typhoïde emporta peu de temps après que j'eus rejoint Salamanque. Pauvre mère, qu'il m'est difficile, après toutes ces années, de faire revivre dans ma mémoire. Je crois que j'en ai toujours voulu à mon père que je rendis responsable du décès de cette femme dure à la tâche, silencieuse et dévouée au Seigneur, comme si l'éloignement de son fils avait brisé chez elle cette force intérieure qui lui avait toujours permis de surmonter les rigueurs de notre sévère vie rurale.

Ainsi donc, *hijito*, te voilà encalotté pour au moins deux bonnes années. Réflexion faite, je me garderai bien d'en faire le reproche à ton père dont le conformisme m'a toujours exaspéré autant qu'il rassurait ta mère. Mais je n'ai plus le goût de ces confrontations un peu vaines où les rôles semblent arrêtés de toute éternité. Au moins, tire de ton séjour dans cette ville le meilleur et le plus rare : inspire toi de l'esprit de résistance d'un Fray Luís de León et d'un Unamuno, promène-toi le soir sur les bords du Tormès. Au printemps les filles y sont belles et joyeuses.

Quelques mots encore. La Castille se mérite. Je ne suis guère étonné de ton indifférence : la grandeur de ses paysages suppose que l'on s'y abandonne, que l'on cède à ces rudes étendues où le temps même parfois s'immobilise, où les boules sombres des chênes verts ponctuent la vague des collines. Sur cette terre tout est tragique sous un ciel où roulent des trains de nuages joufflus, gonflés comme des voiles quand le vent se lève. Pour nous, castillans, le ciel est notre océan où se trempent nos âmes et c'est ne rien comprendre à ce pays que d'en ignorer la haute solitude. Je ne sais si Jean de la Croix et Thérèse y puisèrent leur ardeur mystique. Possible. Je laisse aux Jésuites ces considérations oiseuses. Pour ce qui me concerne, mes premiers éblouissements métaphysiques doivent autant à l'austérité de la campagne castillane qu'au velouté de la peau de ses femmes. T'avouerai-je, qu'encore aujourd'hui- ta grand-mère me pardonne- les larmes me montent aux yeux, au souvenir d'une Paquita qui offrit à mes seize ans la tiédeur de ses seins lourds et le soyeux de son pubis. Ce jour-là je ne doutai plus

de l'existence de Dieu. Une telle brûlure ne s'oublie pas et le mécréant que je suis devenu en garde un ineffaçable stigmaté.

Bon courage

Ton grand-père

PS : j'ai décidé que nous quitterons Fontenay pour de bon l'été prochain. N'en parle pas à ton père pour le moment.

Le 18 septembre,

Abuelo,

Je viens de relire ta lettre. J'ai toujours aimé recevoir des lettres. Ainsi croiras-tu que l'année dernière, las de voir chaque jour entre le verre et l'assiette de mes compagnes de tablée du lycée George Sand un courrier aux couleurs pastel, je me suis envoyé une enveloppe affublée d'un cœur aussi discret que visible ? J'ai laissé celle-ci bien en vue toute la durée du repas, montrant une désinvolture qui n'avait rien de feinte, sachant ne trouver à l'intérieur que le brouillon d'un commentaire de texte extrait des fragments du discours amoureux de Roland Barthes. C'est avec un certain plaisir que j'ai lu dans les yeux de mes commensales un éphémère intérêt pour ma personne. C'est un peu mesquin, je le concède, mais au niveau du charme familial dont tu sembles être le dernier dépositaire il faut bien reconnaître qu'il y a eu une vraie dégénérescence depuis deux générations.

En revanche les gènes qui font le mécréant que tu es semblent n'avoir oublié que mon père, car Sainte Thérèse et St Jean de la Croix ne m'ont guère inspiré : à peine moyen, ce qui se rapportant au mysticisme est un signe évident d'échec, a conclu le correcteur. Passons.

La castille se mérite m'écris-tu. Mais celle que tu me décris et que je n'ai pas vue, existe-t-elle, telle que tes phrases la décrivent ailleurs que dans ton imagination ? Les nuages joufflus gonflés comme des voiles et les seins lourds de Paquita ne font-ils pas qu'un, au point que sans Paquita point de Castille ? Irais-je jusqu'à reprendre la phrase d'Amiel, la seule semble-t-il que la littérature ait retenue de ses quatorze mille pages de journal intime, selon laquelle tout paysage est un état d'âme, sans que tu me reproches d'aller à la facilité ? Toujours est-il que le paysan laborieux qui n'a pas connu Paquita doit regarder son horizon d'un autre œil que le tien. Pour lui, son paysage quotidien n'a rien de remarquable. Mais qui sait, peut-être lors de ma prochaine virée sur les chemins de Ségovie verrai-je les collines avec tes mots...

En attendant le printemps sur les bords du Tormès, j'ai découvert une taverne où les guitares et les chants flamenco me mènent au bord du vide, j'y suis pris d'une sorte de vertige entre plaisir et fatigue. J'en suis fort étonné, à chaque fois. C'est une sensation que je n'avais jamais connue auparavant.

S'il faut reconnaître un mérite aux jésuites c'est bien d'avoir réuni une bibliothèque remarquable (bien qu'il manque certains ouvrages d'Unamuno...) j'y passe le plus clair de mon temps. Ainsi va ma vie à Salamanque.

J'attends de te lire à nouveau avec impatience. Portez vous pour le mieux tous les deux. Je vous embrasse.

Joachim

PS : Quitter Fontenay l'été prochain... Est ce bien raisonnable ? Que vont penser les gens ? L'Echo de Fontenay ne va-t-il pas s'en faire des gorges chaudes ?

20 octobre

Oui, je sais, j'ai tardé à t'écrire. Plus d'un mois, non ? Mon temps n'est pas le tien. Chaque année un peu plus je sens le poids des jours et j'aligne maintenant mes pas sur ceux de ta grand-mère.

C'est d'elle, justement, dont je voulais te parler depuis plusieurs semaines. Mais je remettais cette épreuve- car c'en est une, crois-moi- chaque fois au lendemain, comme si je craignais que l'écriture rendît inéluctable ce qui pourtant s'inscrit déjà depuis quelques mois dans l'épaisseur de notre réalité quotidienne. Amparo, ma pauvre Amparo ! Tu ne reconnaîtrais plus ta grand-mère.

Tout a commencé à la fin du mois de juillet. Un matin, au réveil, je l'ai trouvée dans le jardin, enveloppée d'une couverture sombre, comme celle que l'on voyait sur les épaules des soldats républicains sur le front de Téruel. Il était à peine six heures. Sans doute avait-elle décidé de se lever très tôt pour jouir d'un peu de fraîcheur. C'est en tout cas ce que j'ai pensé. Quand je me suis approché d'elle, elle s'est soudain retournée, m'a fait face et pourtant je suis sûr qu'elle ne me voyait pas, comme si son regard portait au-delà de moi. « Je veux rentrer à Soria » C'est ce qu'elle a dit. « Je veux rentre à Soria ».

Cela fait bientôt quarante ans que nous avons quitté Madrid pour nous installer en France et trente-huit ans que nous habitons Fontenay. Jamais ta grand-mère n'avait manifesté un tel désir. Au contraire même. Elle se plaisait tellement à Fontenay que je devais chaque fois batailler pour qu'elle finisse par accepter de nous rendre pour quelques jours chez tes parents. A l'entendre quitter Fontenay, même pour peu de temps, c'était pour elle un déchirement, un véritable déracinement. Un comble pour cette castillane émigrée ! Et Soria, pourquoi Soria ? Je sais bien qu'elle y est née, mais elle en est partie à six ans, quand son père a été appelé à Madrid pour occuper la chaire de philologie romane. Elle n'y est jamais allé depuis ! Et jusqu'à ce jour de juillet jamais elle n'avait exprimé l'intention d'y retourner.

Chaque jour un peu plus, Amparo s'éloigne du monde. Parfois je la surprends à glisser dans la maison comme une ombre fragile, vêtue d'une chemise de nuit blanche qu'elle ne veut plus quitter, à parler avec des mots indistincts à d'invisibles interlocuteurs. Ces sortes d'absence peuvent durer des heures pendant lesquelles toute communication est impossible : elles rythment notre nouvelle vie. De retour à la conscience elle reprend ses habituelles activités, soigne ses plantes et séjourne de longs moments dans la bibliothèque, feuillette un livre qu'elle semble choisir au hasard, s'assied à mon bureau comme au temps où, lectrice d'espagnol au Lycée Romain Roland, elle y préparait ses interventions.

Les médecins que nous avons consultés- je passe sur les difficultés que j'ai rencontrées pour la faire examiner, les prétextes que j'ai dû inventer pour qu'elle en acceptât le principe - m'ont tous averti de l'irréversibilité de sa pathologie sans qu'ils puissent cependant se prononcer sur la durée de son évolution : de quelques mois à quelques années, c'est tout ce que j'ai pu obtenir d'eux.

Dorénavant je considère chaque éclaircie comme un moment privilégié : j'en guette le moindre signe avant-coureur, un regard soudain plus attentif, un geste ébauché pour me toucher la main, un souffle plus apaisé, un je ne sais quoi de tendre dans son attitude.

Il m'arrive souvent, pendant ses moments de conscience, de lui parler de Soria : « Que dirais-tu d'un petit voyage à Soria pour y revoir la maison où tu es née ? – Soria ? Quelle bonne idée, oui, pourquoi pas un voyage à Soria » Et de me réciter quelques vers de Machado, d'évoquer *Soria de montes azules y de yerros de violeta**. Si tu voyais alors comme ta grand-mère est belle.

Amparo aura quatre-vingt deux ans le cinq décembre. Le temps nous est compté. J'ai décidé de vendre la maison de Fontenay. L'affaire devrait se régler au plus tard fin mai prochain. Nous devrions partir pour Soria immédiatement après : j'y ai déjà retenu un petit appartement où Machado a vécu quelques mois. J'attends ce moment avec l'impatience d'un jeune homme et je veux me persuader que ce sera pour Amparo et moi comme une nouvelle lune de miel. Ne souris pas. C'est ma façon à moi de rendre ta grand-mère éternelle.

Relis Machado, il a si bien parlé de la Castille et de Soria :

*Soria fría, Soria pura
Cabeza de Extremadura*

.....
*Soria, ciudad castellana
¡Tan bella ! bajo la luna.***

Ton grand'père

PS : J'ai écrit à ton père avant-hier. J'entends d'ici ses commentaires...

* Soria aux montagnes bleues et au désert couleur de violette

** Froide Soria, pure Soria

tête d'Extamature

Soria, cité castillane

Si belle sous la lune

Février finissant,

J'ai fait le voyage de Soria. En train, par Valladolid et Aranda. J'en ai passé la durée le front contre la vitre. L'appartement que tu as choisi sur les bords du Douro est idéalement placé. Grand-mère est sur la terrasse et son regard se porte vers les plateaux enneigés. La couverture qui couvre ses jambes est noire. Le soleil est chaud, il n'y a pas d'air, nous sommes bien. Amparo – Elle veut que je l'appelle Amparo désormais – me récite Campos de Soria. Et d'autres poèmes. Alors ses yeux brillent. Est-ce là le feu de l'Espagne éternelle ou simplement les souvenirs des jours heureux ? Peu importe, puisqu'ils brillent. Parfois, après avoir prononcé des vers en castillan, elle les répète en français. Pour que tout soit dit.

*A quién esperas,
con esos ojos y esas ojeras
enjauladita como las fieras,
tras de lo hierros de tu ventana ? **

Une larme coule sur sa joue. Puis elle sourit. Elle tourne sa tête vers moi. Veut éloigner nos nuages communs.

*Tout passe et tout demeure,
mais notre affaire est de passer,
de passer en traçant des chemins,
des chemins sur la mer.*

Je crois que je vois enfin la terre de Castille avec tes yeux, grand-père. Tu avais raison. Cela se mérite. Il fallait que tu y reposes. C'est peu d'écrire que cela me coûte.

Le docteur a dit que le cœur t'avait manqué. Il ne devait pas bien te connaître. Sinon il aurait dit ça autrement.

Ne t'inquiète pas. Dors tranquille. Je veille sur elle.

Je déposerai mon courrier dans la boîte à lettre sur la tombe de Machado à Collioure. Je pense qu'ainsi il te parviendra.

Ne m'en veux pas pour les phrases courtes, je les ai écrites comme elles sont venues.

Adios, Abuelo.

P.S.

Papa s'est occupé de tout, comme tu l'aurais souhaité. Aussi bien pour toi que pour Amparo. Je suis sûr que ça te fait plaisir.

* Qui attends-tu
Avec ces yeux et ces cernes
Enfermée comme les fauves
Derrière les grilles de ta fenêtre ?

Max Alexandre et Serge Anselme